



SSN1142-9216

LA CHRONIQUE DE CLAUDE MESPLEDE

Perles de Chine

Nous ne parlons jamais du polar asiatique. Il est temps de corriger cet oubli avec deux scoops en prime.

Il serait téméraire de prétendre évoquer un tel sujet en une page alors que ce thème rassemble les polars du Cambodge, de Chine, de Corée du Sud, de Corée du nord, de Hong-Kong, d'Inde, du Japon, du Laos, de Sumatra, de Thaïlande, du Tibet et du Vietnam. Cela fait du monde d'autant qu'il reste encore la Mongolie et quelques autres assimilés asiatiques. Dans cette liste, Japon et Chine se taillent la part la plus importante de cette production littéraire, magistralement diffusée en France par les éditions **Philippe Picquier** et à un degré moindre par **Actes Sud**.

Parmi les écrivains chinois les plus connus figurent **Qiu Xiaolong** avec son excellente série consacrée au camarade inspecteur Chen Cao.

Née sous la plume de **He Jiaong**, professeur de criminologie à l'université de Pékin, l'autre grande série policière a pour protagoniste l'avocat Hong Jun surnommé « le Sherlock Holmes chinois ». Chacune de ses enquêtes souligne les traumatismes provoqués par les mutations économiques. Dans le sillage de ces deux écrivains, d'autres auteurs se manifestent. **Yan Lianke** raconte la tragédie vécue par des centaines de milliers de paysans du Henan contaminés par le sida (**Le Rêve du village des Ding**). Mais son livre est interdit en Chine et son auteur privé de parole. Ce qui ne l'a pas empêché de publier **Bons baisers de Lénine**, autre volume iconoclaste et jubilatoire : un village perdu devient le refuge de tous les éclopés de la région qui y vivent paisiblement jusqu'au jour où le chef de district décide de créer une troupe de cirque pour réunir un magot qui servira à acheter aux Russes la momie de Lénine pour attirer les touristes dans le village. Un sujet original n'est-il pas ?

Mais ce qui vaut pour moi un premier scoop, reste la parution de **L'Enfer des codes**. Son auteur, Jia Mai, pseudonyme de Jiang Benhu, cinquante ans, est un ancien agent des services secrets chinois. Devenu écrivain et scénariste de romans d'espionnage, il a obtenu en 2005 le prix Mao Dun (l'équivalent du Goncourt) pour son second roman *In the Dark*. Son premier roman, *L'Enfer des codes* nous plonge dans le monde de la cryptographie avec la biographie de Rong Jinzhen, un génie

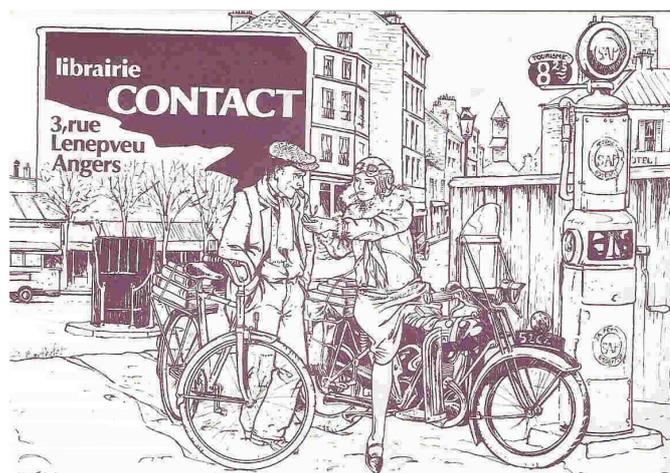
Suite page 3

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

LA VALSE DES DÉAMBULATEURS

Granger, Izner et Wentworth chez 10-18

ANN GRANGER vieillit. Elle a besoin de prendre son temps. **10-18** a publié *Un flair infallible pour le crime*, quatrième titre de son excellente série victorienne où l'inspecteur Benjamin Ross a uni sa destinée à Lizzie Martin, fille de médecin et ex-gouvernante. Nous retrouvons nos attachants narrateurs personnages qui se partagent le récit, et un coup de patte certain pour broser l'ambiance londonienne de l'époque. Hélas, l'intrigue est beaucoup moins irriguée par les aspects sociaux et économiques que lors des trois autres titres précédents. Thomas Tapley, très discret locataire pauvre d'une dame *quaker* voisine des Ross, est assassiné à coups de canne dans sa chambrette. Ben Ross est chargé de l'enquête officielle tandis que sa femme Lizzie s'occupe du volet social et familial. La bonne idée de Ann Granger est de développer encore plus le rôle de Bessie, la jeune bonne du couple, qui accède au statut de taupe pour faire parler les domestiques. Mais l'intrigue, même si elle traite du qu'en-dira-t-on dans la bonne société avec, notamment, les adoptions intrafamiliales, s'éternise dans les ressassements de l'enquête. Les actions de la vie quotidienne sont toujours aussi plaisantes. Les personnages secondaires sortent habilement de leur rôle basique en se complexifiant (exemple type avec la logeuse *quakeresse*). Mais on a souvent le sentiment que Ann Granger tire à la ligne. Réduire la distribution est un atout. Bien placer ses indices et nous les faire mémoriser, aussi. Mais ici, on frôle le rabâchage Alzheimer. Il y a un tiers de livre en trop. Attendons le cinquième titre qui ne devrait pas tarder...



Liliane Korb et **Laurence Lefèvre**, les deux sœurs qui signent sous le pseudo de **CLAUDE IZNER**, ont bouclé leur série « Les Enquêtes de Victor Legris ». Avec *Le Pas du Renard*, toujours chez 10-18, elles entament une autre autour de Jeremy Nelson « jeune pianiste américain passionné de jazz ». Plongé dans le Paris du début des années 1920, il est à la recherche des traces de son père qui y a habité fugitivement trente ans auparavant. Mais voilà, la guerre est passée, bâtiments et témoins ont disparu. Pour vivre, Jeremy se fait engager au *Mi-Ka-Do*, cabaret tenu par Doxie Maxie, une ancienne beauté qui n'a pas la langue dans sa poche, et qui s'avère être la danseuse de french-cancan du *Moulin Rouge* Fifi Bas-Rhin, alias Eudoxie Allard ou duchesse Maximova, personnage récurrent de la série « Victor Legris ». Un mystérieux maître-chanteur frappe les artistes du *Mi-Ka-Do* qui disparaissent les uns après les autres. Jeremy lui-même est victime d'agressions. Il joue les succès à la mode et s'interroge sur les manigances de sa chérie Marie tout en enquêtant. Comme toujours chez Claude Izner, outre les personnages truculents ou fantasques dans des groupes aux réactions improbables, l'intrigue est confuse, noyée par les descriptions et les dialogues assez surréalistes car sur-enrichis de documentation. On aime ou on déteste mais, en tout cas, le vocabulaire vaut toujours le coup. Vous saurez donc tout sur l'ambiance de cette année 1921, sur le jazz qui passe l'Océan, sur la vie nocturne parisienne et les fêtes populaires. De plus, il y a des petits clins d'œil à l'ancienne série, et un épilogue qui promet des retrouvailles par delà les années. Un titre bien dans la veine de Claude Izner et qui ravira les amateurs du genre.

Les éditions **10-18** ont la bonne idée de ressortir, avec de nouvelles maquettes plus graphiques, les enquêtes de « Miss Silver » de l'impayable **PATRICIA WENTWORTH**. On connaît leur succès dû aussi aux anciennes couvertures qui toutes représentaient des services à thé issus de peintures victorienes. Patricia Wentworth est l'une des rares auteurs anglaises à avoir choisi une enquêtrice féminine professionnelle même si Maud Silver est l'archétype de la vieille fille de village mis à la mode, plus tard, par la Miss Marple d'Agatha Christie. Ce succès des « Miss

Silver » a été dilué ensuite dans la traduction de tous les thrillers d'avant-guerre de Patricia Wentworth dont le parfum naïf et rose, qui fleurit bon la période *british* d'Alfred Hitchcock, a trouvé aussi ses amateurs, ce qui est sidérant. Mais il est temps de revenir au meilleur de Patricia Wentworth, avec sa romance, son humour, ses descriptions kitch de vêtements et d'intérieurs, ses interdits moraux et ses scènes hautement gothiques où des jeunes filles aux yeux gris se perdent sur les sentiers de falaise tandis que Miss Silver, déambule derrière sa mini lampe de poche dans les couloirs ou les jardins à l'abandon. Jetons-nous donc sur *La Plume du Corbeau*, le top de Patricia Wentworth mais aussi sur *Miss Silver intervient* ou *Le Manoir des Dames*.

Michel Amelin



EN BREF... EN BREF...EN

Vertigo 42 de Martha Grimes. Sang d'Encre – Presses de la Cité. Par amitié pour un collègue du Devon, l'inspecteur Richard Jury de Scotland Yard accepte de se pencher sur le décès suspect d'une jeune femme tombée d'un escalier 16 ans plus tôt. La victime avait autrefois été concernée par la mort accidentelle d'un enfant et les deux drames semblent liés. Dans l'ambiance feutrée des belles demeures anglaises, l'inspecteur Richard Jury traque les criminels avec obstination. Son flegme, sa gourmandise, sa passion pour les vieux pubs, ses relations compliquées avec les femmes : le héros de M. Grimes fait tout le charme cette série de facture très classique. (21 €)

Jean-Paul Guéry

Suite de la page 1

du décryptage. Une analyse sur la frontière fragile entre le génie et la folie.

La Corée du Sud produit davantage de films noirs ou romans du même genre, mais au fil des ans cette situation semble évoluer de façon positive. Parmi ses écrivains les plus connus, figure Kim Young-ha, brillant styliste né en 1963 à Hawcheon. Il a notamment signé *La Mort à demi-mots*, récit dont le narrateur, sorte d'esthète du crime, propose à des clients de rencontre de les aider à en finir avec la vie. *L'Empire des lumières*, centré sur le destin d'un agent secret nord-coréen dormant depuis vingt ans à Séoul, s'apparente à une lecture critique des rapports sur la même période entre Corée du Nord et Corée du Sud. Citons encore Kim Tak-hwan, qui signe *Les Romains meurtriers*, récit d'une enquête menée en 1778 à propos d'une série de crimes, où un roman populaire a été retrouvé auprès de chaque victime ; Kim Song-jong a créé le personnage de l'inspecteur O Pyongho, très affecté par la mort accidentelle de son épouse. Dans *Le Dernier témoin*, son enquête sur les meurtres d'un avocat et d'un homme d'affaires lui fait remonter le temps, plus précisément l'histoire de son pays. Si la Corée du Sud a peu d'auteurs de romans policiers, en Corée du Nord, c'est le néant. Le seul auteur à avoir écrit trois romans sur le Nord, James Church, est un ancien agent secret de la CIA. Mon second scoop vous annonce tout simplement la sortie en librairie, le 4 février, du premier ouvrage d'un écrivain qui vit encore en Corée du Nord. Il est membre du comité central de la fédération des auteurs de Joseon. Nous allons donc pouvoir lire celui que certains ont déjà surnommé « le Soljenitsyne de la Corée du Nord ». Pour l'heure, cet écrivain resté anonyme, a choisi comme pseudonyme *Bandi* (Luciole) avec l'espoir de devenir la luciole qui éclaire la Corée du Nord, cette terre plongée dans l'obscurité. Son premier livre à paraître en France, *La Dénonciation*, est un recueil de sept récits qui dénoncent la société du Nord où règnent le totalitarisme, un système de castes et des absurdités sociales engendrées par la dictature et la corruption.

Claude Mesplède

Bibliographie :

Jia Mai, *L'Enfer des codes*, Robert Laffont (344 p., 21 €). Traduit du chinois par Claude Payen)

Bandi, *La Dénonciation*, Philippe Picquier (256 p., 19,50 €). Nouvelles traduites du coréen par Lim Yeong-hee et Mélanie Basnel)

Martine lit dans le noir

Le Gallmeister du mois, c'est *Dernier appel pour les vivants* de Peter Farris.

Charlie, guichetier de banque, rêve d'avions, et de fusées. Lors d'un hold-up, il est pris en otage par Hicklin, récidiviste et néo-nazi, supposé écumer les établissements bancaires pour soutenir l'organisation. Sauf que cette fois Hicklin joue pour son propre compte, accompagné d'une junkie ravagée. À leurs trousses, outre la police, Lipscomb, le chef de bande, appelé le « prédicateur ». Mais qu'est-ce qui pousse Hicklin à épargner Charlie ? Un roman sur la rédemption et l'identité.

Peter Farris a été témoin d'un braquage dans la banque du Connecticut où il a un temps travaillé. Matière première pour ce roman qui démontre que noir et style ne sont pas incompatibles, avec des scènes klimax : la progression, l'approche dans la montagne, ou cette scène apocalyptique au milieu des crotales et des fidèles en transe. En prologue de chaque chapitre, des phrases extraites de l'album *The Failed Convict* du groupe Câble (heavy metal) :

<https://www.youtube.com/watch?v=l8fWLo0KaYMable>

Avec *Dernier appel pour les vivants*, Oliver Gallmeister a déniché une nouvelle petite pépite. Une fois de plus. On peut l'écouter sur le podcast de Pop fictions du 31 janvier dernier <http://www.franceinter.fr/emission-pop-fiction-saison-2-episode-23-les-meilleurs-polars-du-moment>. (323 p., 18,40 €. Traduction d'Anatole Pons.)

Deux livres sous hypnose : *Fermez les yeux* et *Désaxé*.

Le premier roman, **Fermez les yeux**, de C. J. Cooper, aux éditions Préludes, met en scène Sara, qui décide de vaincre sa phobie de l'avion. Pour ce faire, elle rencontre le Dr. Stephen Devane, bien de sa personne. Au fil des séances, la jeune femme est victime de plus en plus d'hallucinations et le médecin lui propose d'explorer ces visions. *Fermez les yeux* est construit par interventions successives des différents protagonistes qui apportent leurs témoignages sous la forme de soliloque et des lettres du médecin à Sara. Le lecteur aura à trouver les liens entre ces différents personnages. Un procédé dans lequel il faut se laisser entraîner pour comprendre les rouages de cette manipulation mentale. Les hypnotiseurs apprécieront. (444 p., 15,00 €. Traduction de Luc Rigoureux)

Pour le deuxième ouvrage, **Desaxé** (Actes Sud), ils s'y sont mis à deux pour écrire un pavé de près de six cents pages. Lars Kepler est le pseudonyme des Suédois Alexandre et Alexandra Ahmiril. C'est leur cinquième livre traduit et édité chez Actes Sud dans lequel on retrouve le docteur Eric Maria Barke. Celui-ci est appelé pour ses compétences en hypnose alors que la police traque un stalker (voyeur), tueur en série qui filme ses victimes et poste les vidéos avant de les exécuter. Effrayant. Écrit à l'indicatif présent, les auteurs ne cachent rien au lecteur des agissements de leurs personnages, jusqu'aux moindres détails. L'art de l'ellipse, connaît pas. On lit (ou on saute) de longs passages écrits comme des didascalies. Hypnotique. À trois, réveillez-vous ! (584 p., 23,80 €. Traduction de Lena Grumbach)



Nordique, toujours, avec *Promesse*, de Jussi Adler Olsen (Albin Michel. Traduction de Caroline Berg). Où l'on retrouve le trio de choc du Département V. Pour ce nouveau *cold case* à la danoise, Carl, Assed et Rose se retrouvent sur une île de la mer Baltique après qu'un inspecteur de police s'est tiré une balle dans la tête devant l'assemblée réunie pour son départ en retraite, au motif qu'il n'a pas résolu une affaire vieille de dix-sept ans : le meurtre d'une jeune fille à vélo. Dans ce genre de récits, mieux vaut bien repérer les dates en tête de chapitre, au risque de perdre le fil. *Promesse* est le sixième d'une série annoncée de onze volumes.

Martine lit dans le noir

Deux livres écrits par des journalistes :
La Déposition et *Zack*

Zack (« Série Noire » chez Gallimard) relève de la fiction, dans la lignée des polars nordiques. On est en Suède. Zack est flic, un bon flic. Il a aussi des penchants addictifs pour la drogue. Ambiguïté classique, pourrait-on dire. Hanté par ses fantômes, comme le meurtre resté non élucidé de sa mère. Ça vous rappelle quelque chose ? Avec ses collègues Denis et Rudolph, il va avoir à résoudre un premier meurtre, celui de quatre Thaïlandaises travaillant dans un salon de massage. Et d'autres ensuite. Quelle signification donner à ces meurtres ? Quels liens avec la mafia ? Ou avec des gangs ? Ou avec un psychopathe xénophobe ? Mons Kallentoft et Markus Lutteman mènent chacun une carrière de journaliste et d'écrivain. L'écriture est courte, efficace. Sans fioritures. C'est leur premier roman écrit à quatre mains qui « transpose le mythe d'Hercule dans la Suède contemporaine » (447 p., 20 €. Traduction de Frédéric Fourreau.)

La Déposition, de Pascale Robert-Diard (L'Iconoclaste) s'inscrit dans la longue histoire d'Agnès Le Roux, disparue en 1977. Son corps n'a jamais été retrouvé. Au terme d'un troisième procès, le principal suspect, Maurice Agnelet, a été condamné à vingt ans de réclusion après que son fils a révélé un secret de famille qui le confond. Et fait basculer le verdict. La journaliste Pascale Robert-Diard tient la chronique judiciaire au journal *Le Monde*, et à ce titre elle a suivi tout le procès. À travers un récit qui tient de la biographie, énonçant les faits et les cheminements de la pensée, elle décortique comment un secret de famille finit par éclater. Un livre comme une enquête objective, distanciée, mais terriblement sensible. (236 p., 19 €.)

Martine Leroy-Rimbaud

ANCIENS NUMEROS

Il reste quelques exemplaires des numéros (*liste imparfaite*) 17 à 34, 53 à 76, 78 à 178.

-> **Le lot d'une centaine d'anciens numéros : 10 € (chèque à l'ordre de J-P Guéry ou timbres)**



EN BREF... EN BREF... EN BREF...

« **L.A. Nocturne** » de Miles Corwin. Calmann-Lévy. En 1946, un jeune policier juif de Los Angeles qui a fuit l'Allemagne nazie en 1937 est accusé de bavure mais, repéré par la criminelle, il est chargé d'enquêter sur le meurtre d'un journaliste. Quand il fait le lien entre le mort et un énorme et confidentiel projet d'urbanisme impliquant de nombreux pontes de la ville, il est dessaisi de l'enquête, mais rien n'arrêtera sa quête de la vérité. Il y a du Marlowe dans ce héros dur-à-cuire hanté par sa famille très certainement victime des exactions nazies, et dans ce flic buté qui ne recule devant rien pour parvenir à ses fins, quitte à contourner la loi. (21.50 €)

Lumière du monde de James Lee Burke. Ed. Rivages Thriller. Venu avec famille et amis passer l'été dans le Montana, le privé de Louisiane Dave Robicheaux est rapidement confronté à plusieurs faits inquiétants pour la sécurité de sa fille Alafair. Et tandis que la tension monte entre le groupe et les autorités locales, Dave acquiert la certitude qu'ils sont devenus la cible d'un tueur en série officiellement mort. La violence se déchaîne autour d'eux. James Lee Burke est un des plus grands écrivains américains et ses romans noirs vont bien au-delà du genre pour explorer les tréfonds de l'âme humaine via des personnages dotés d'une épaisseur psychologique exceptionnelle. (22.50 €)

Jean-Paul Guéry

Artikel Unbekannt dissèque pour vous Punks not dead : Sang futur, de Kriss Vilà.

Il est des auteurs dont on ne parle pas assez. C'est curieux, parce qu'ils ont beaucoup plus de talent que la plupart de leurs petits camarades. Mais peut-être que c'est justement à cause de ça qu'on ne parle pas assez d'eux, allez donc savoir. Ou alors parce qu'il est impossible de les ranger dans les jolies petites cases bien polies-policées du roman policier. Christian Vilà est de ceux-là. Certes, l'homme n'a pas sévi que dans le polar, loin s'en faut. Seulement il a écrit **Sang futur**. Et ce livre aurait dû tout changer. Comme *Tueurs de flics* et *Dobermann* ont tout changé pour Frédéric H. Fajardie et Joël Houssin. Ce même Houssin en compagnie duquel Christian Vilà dirigeait l'anthologie *Banlieues rouges* en 1976. Comme par hasard...



Sang futur, resurgi chez l'éditeur Moisson rouge en 2008, a été balancé à l'origine tel un pavé dans la mare en 1977. Ça ne s'invente pas. Mais l'image du pavé n'est pas bonne. Pas assez forte. Car ce roman, c'est une grenade. Dégoupillée. Cent cinquante pages de nihilisme, d'ultra-violence, de libertés formelles et de transgressions tous azimuts. Comme si Willam S. Burroughs et Sid Vicious avaient décidé d'écrire un polar à quatre mains. Une

absence totale de concession érigée en profession d'anti-foi. La horde sauvage passée à la moulinette punk.

Le White Spirit Flash Club : Dickkie La Hyène le tueur de flics. El Coco Kid l'écrivain punk. Sarah le trave et sa croix gammée tatouée entre les jambes. Et Skinny, Momort, Kitty, Totenkopf. Tous des PUNKS. En face, La Punaise. Le Flic. Au milieu, la Rage. Et la neige, partout. Dans les rues et dans les veines. Une neige qui va se teinter de rouge.

Vous en avez marre des polars à papa embourgeoisés, servis tièdes après le cigare et le pousse-café ? Des thrillers à quota de violence domestiquée, tout juste bons à faire frissonner les ménagères ménopausées ? Alors **Sang futur** est fait pour vous. Kriss Vilà a su y saisir toute l'urgence du punk, et il l'a restituée telle quelle. Sans l'aseptiser, sans l'embellir, dans toute son outrance et sa flamboyance suicidaires. Toute l'essence d'une contre-culture concentrée dans un roman aux allures de cocktail Molotov. Plus qu'à craquer l'allumette...

Parce que si ce brûlot peut être considéré comme un témoignage, presque un reportage pris sur le vif, il n'a aujourd'hui rien perdu de sa force. Il se dit d'un certain Poulpe que « pour l'attendrir, faut taper dessus ». Le White Spirit Flash Club, c'est pareil, mais en pire. On n'abat pas des enragés avec des balles en caoutchouc. Des romans noirs, il se trouve que j'en ai lu quelques-uns. Mais rares sont ceux qui m'ont autant marqué que ce livre de Kriss Vilà. Quand j'ai découvert **Sang futur** il y a vingt ans, j'ai eu l'impression d'un shoot, d'un électrochoc. Mais en me replongeant dedans en 2016, je réalise que l'empreinte qu'il avait laissée était plus profonde. Comme un tatouage, ou une scarification. La marque était celle du fer rouge.

En 1977, **Sang futur** ressemblait à une déclaration de guerre. Presque quarante ans plus tard, c'est toujours le cas. Bizarrement, ce roman n'a pas été condamné à l'Enfer de la bibliothèque nationale. Même les inquisiteurs du politikement korrekt n'ont pas osé y toucher. Alors profitez-en et mangez pendant que c'est chaud.

Stephen King a eu un jour ces mots : « J'ai vu le futur de l'horreur : son nom est Clive Barker ». Pour ma part, je dirai « J'ai vu le (no) futur du polar : son nom est Kriss Vilà ».

Artikel Unbekannt

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

Rivages - 30 ans.

En trente ans, François Guérif a publié plus de mille titres. Comme le faisait remarquer Oliver Gallmeister devant une bibliothèque pleine de Rivages « à ce rythme, il faudrait que je publie environ quatre-vingts ans pour y arriver ».

Trente ans. Mille titres. Cela force le respect. Promenons-nous un instant dans ce catalogue, en dehors des sentiers (plus ou moins) battus. Ce qui frappe, c'est l'éclectisme de la collection « Rivages-Noir » et cette petite balade, forcément subjective et restreinte, vous le montrera. Prenez Michael Collins et son excellente série avec le si particulier Dan Fortune, le privé manchot. Il y en a deux – initialement parus chez l'Atalante – qui sont au catalogue et vous donneront envie de trouver les autres indisponibles à la « Série Noire ». « Il me faudrait une bibliothèque Howard Fast pour en publier plus », c'est ainsi que parlait François Guérif de ce si talentueux auteur de *Mémoires d'un rouge* – somptueuse autobiographie –, et autres nombreux livres disséminés un peu partout (le magnifique *Sylvia* étant lui aussi au catalogue). Dans la série des « vieux » auteurs, replongez-vous chez Ross Thomas (*Voodoo Ltd*, par exemple, traduit « sèchement » par Jean-Patrick Manchette). Passé injustement sous les radars des chroniqueurs, la trilogie noire et torturée de John Wessel doit absolument faire partie de vos lectures cette année. Tout comme, si vous les avez manqués, les trois livres de Thomas Kelly (avec une préférence pour *Le Ventre de New York*). Rob Reuland, *Point mort*, est l'homme d'un seul livre chez Rivages, particulièrement noir, mais à lire forcément. Noir et seul aussi, *Eight Ball Boogie* de Declan Burke, *Skinner* de Hugh C. Rae – le genre de livre qui ne vous donne aucune envie de rencontrer le protagoniste principal –, ou le livre référence *L'Assassin* de Liam O'Flaherty. Livre référence aussi, le dantesque *La Reine des camés* de Richard Stratton, traduit de main de maître par Thierry Marignac. Marignac qui chemina quelques temps avec la maison avant de passer à droite à gauche, mais en continuant son excellent saga – à vous de la suivre. Seul aussi, mais radicalement différent, *La Fille de Carnegie*, de Stéphane Michaka, qui plaçait la barre très haut avec cet excellent premier roman (à quand le prochain ? Posons la question.) Carnegie, opéra, et le premier volet de la saga du commissaire Ricciardi par Maurizio de Giovanni – mais nous vous en avons déjà dit



tout le bien que nous en pensons. Italie et Valerio Evangelisti avec deux romans qui collent à l'histoire du genre (*Anthracite*, *Nous ne sommes rien soyons tout !*) et, pour finir, car le temps et la place nous pressent, l'intégralité des romans de Raúl Argemí, divers et variés mais marqués par une grande qualité.

Christophe Dupuis

EN BREF... EN BREF... EN BREF...

Indésirable de Yrsa Sigurdardóttir. **Actes Noirs / Actes Sud**. Dans le cadre d'une enquête sur les exactions commises dans les centres éducatifs des années 70, Óðinn s'intéresse de près à la mort accidentelle de deux adolescents difficiles dans une petite maison de redressement des environs de Reykjavik (Islande). Mais le décès récent de son ex-épouse et la garde retrouvée de leur petite fille perturbent ses investigations. Obsédé par cette affaire, Óðinn sombre dans une inquiétante paranoïa qui le coupe de la réalité. Alternant passé et présent, ancré dans l'univers sordide des foyers pour jeunes délinquants, ce roman distille une ambiance pesante et oppressante. (22.50 €)

Jean-Paul Guéry

LE BOUQUINISTE A LU

Rouge est ma couleur, de Marc Villard (Rivages-Noir)

Marc Villard est un sacré bonhomme. Poète, scénariste, journaliste au *Monde de la musique*, l'homme cache sous son apparente bonhomie une plume et un cerveau acérés. Invité polar à imaJn'ère 2015, il a égayé son public de savoureuses anecdotes souvent acides. À la table ronde animée par mon condisciple Julien Védrenne sur les liens entre polar et western (thème de l'année), il nous a expliqué comment nous l'avions ennuyé avec ce thème qu'il trouvait nul ! Heureusement, l'autre invité était notre ami et parrain David S. Khara qui nous a élégamment sorti de ce mauvais pas dont Marc Villard doit rire encore. Il s'est fait une spécialité d'écrire des textes courts qui lui conviennent mieux. *Rouge est ma couleur* est donc un recueil composé d'une novella éponyme et d'une dizaine de petites nouvelles extrêmement noires, denses, naturalistes et violentes qui se déroulent toutes dans la jolie petite cité banlieusarde (de Paris) de Colville où les rêves naissent ou se brisent avec une réjouissante spontanéité.

La novella conte une très belle histoire de famille et d'amitié. À la sauce Villard s'entend. David Nolane, le meilleur flic de Barbès tend une embuscade à un rendez-vous de dealers, et tout se passe si bien que son coéquipier se fait proprement descendre. Parallèlement, Zoé, sa fille internée dans un hôpital psychiatrique pour dépendance à la drogue ayant entraîné un tir sur sa belle-mère, revient libre sur Paris où elle retourne avec son père. Elle monte un groupe de musique dans une boîte qui l'utilise aussi comme... dealeuse. Le milieu et la police entament alors une rumba de la mort.

La Santé par les plantes, de Francis Mizio (Hélios)

Je ne vous ai jamais vanté la qualité d'Hélios, la collection de poche des Indés de l'imaginaire (pour Indésirables !), fraternité de trois excellentes maisons d'édition : Mnémos, Les Moutons électriques et ActuSF. Nos amis en profitent pour rééditer un roman originellement sorti dans la « Série Noire », *La Santé par les plantes* de Francis Mizio. Et comme il est bon de rire parfois, il ne faut surtout pas s'en priver quand l'occasion se présente. Un thriller burlesque à connotations médicales et zoologiques (ah ! Les fameux perroquets verts à deux crêtes et touffes rouges sous les ailes) où le patron d'un célèbre laboratoire pharmaceutique voit sa vie rythmée

par sa constipation chronique dont le laxatif qu'il commercialise à l'élégant slogan « Lâchez-vous, lâchez tout ! » ne vient pas à bout. Lorsqu'un biochimiste escroc d'origine indienne propose la solution miracle : un arbuste (l'*Allocasuarina portuensis*) en voie de disparition aux baies salvatrices, une course contre la montre est lancée. Recrutant un couple d'écolo-warriors particulièrement actifs (n'hésitant pas à tuer une vache massacreuse de pré), il va falloir aller plus vite que le labo concurrent. Mais qu'en est-il des perroquets verts à deux crêtes et touffes rouges sous les ailes ?

Vous l'avez compris c'est trépidant, très drôle, très acide aussi et cela fait une histoire bourrée de personnages très typés, et grâce au doryphore-bousier lubrique, vous comprendrez toute l'importance des perroquets verts à deux crêtes et touffes rouges sous les ailes.

Jean-Hugues Villacampa



EN BREF... EN BREF... EN BREF...

« *Le chant de la Tamasee* » de Ron Rash – **Seuil**. Aspirée dans un tourbillon de la rivière Tamasee (Caroline du Nord), une petite fille se noie mais il est impossible de récupérer son corps coincé sous un rocher tant le courant est dangereux. Le père imagine alors installer un barrage amovible le temps de retrouver son enfant mais il se heurte aux environmentalistes locaux qui refusent qu'on perturbe l'état naturel de cette rivière labellisée sauvage. L'exposition médiatique nationale du conflit exacerbe les positions extrêmes, rendant impossible toute réconciliation. Une jeune photographe locale raconte ce drame humain teinté d'intolérance et de fanatisme. (19 €)

Jean-Paul Guéry

Spécial Festival imaJn'ère 2016... Spécial festival imaJn'ère



imaJn'ère 2016

Salon littéraire et graphique

Entrée libre

les 21 et 22 mai 2016

Salons Curnonsky à Angers

(6 Place Maurice Saillant – derrière la Poste centrale)

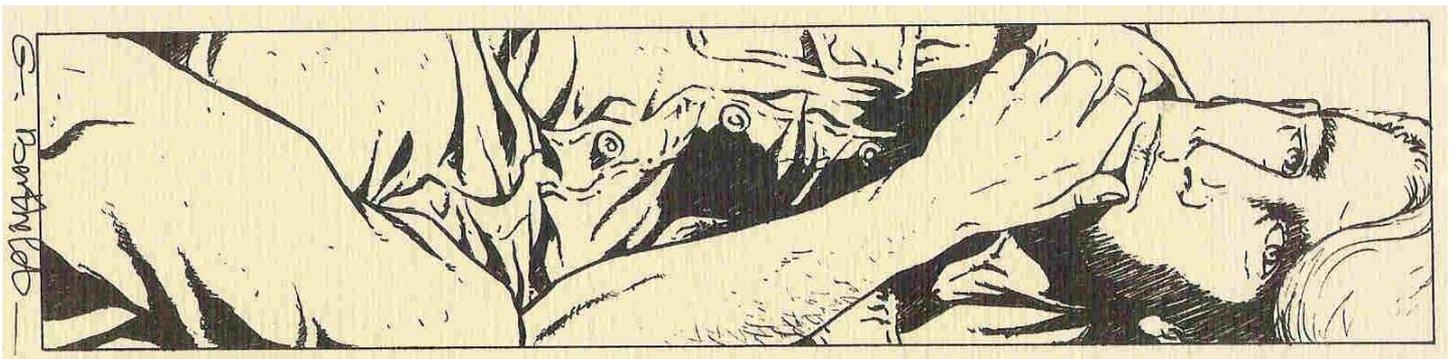
Organisée par L'association des littératures populaires et de l'imaginaire, le festival imaJn'ère 2016 fait la part belle à la SF et au Fantastique mais aussi au polar... Suivez les mises à jour sur <http://imajnere.blogspot.fr/>

Les invités

ARTISTES : Gérard Berthelot, Gregor, Candice Roger, et 6 artistes de la galerie "Bureau 21" dont Michel Borderie et Manchu.

ÉCRIVAINS : Samantha Bailly, Raphael Albert, Pierre Bordage, Thomas Geha, Fabien Clavel, Laurent Whale; Lionel Davoust, Estelle Faye, Ludovic Albar, Arnaud Cuidet, Jérôme Verschueren, Romuald Herbretau, Robert Darvel, Laurent Genefort, Meddy Ligner, Sandra Martineau, Michel Pagel, Stefan Plateau, André-François Ruaud, Norman Spinrad, Adrien Tomas, Brice Tarvel, Delphine Bilien, David Khara, Francis Carpentier. Patrice Very, Jean-Hugues Villacampa,

ÉDITEURS : Mnémos, Les Moutons Electriques, ActuSF, Bragelonne, Atalantes, Critic, Banquises et comètes.



PRIX LITTÉRAIRES

MYSTÈRE DE LA CRITIQUE 2016

Ce prix, créé par Georges Rieben, est décerné depuis 1972 par un jury composé actuellement de 33 critiques spécialisés (dont **6 collaborateurs de la Tête en Noir**) .

Le **PRIX MYSTÈRE DE LA CRITIQUE 2016** est attribué à **DOA** pour son roman "**Pukhtu Primo**" paru à La **Série Noire Gallimard**

Le prix **Mystère de la Critique "roman étranger"** a été attribué à **Jake Hinkson** pour son roman "**L'Enfer de Church Street**" paru chez Gallmeister (Neonoir).

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRÈRE

Deux romans qui mélangent avec bonheur les genres pour cette chronique.

Le premier ouvrage, de **Ben H. Winters**, se déroule dans un monde futur très proche, en passe d'être détruit par l'arrivée d'une énorme météorite : **J-77**.

Maïa est un énorme astéroïde qui va bientôt s'écraser sur la Terre, anéantissant toute forme de civilisation. L'impact est prévu dans soixante-dix-sept jours, du côté du Pakistan, mais tout le monde va être touché. Quant à la civilisation, elle commence déjà à battre sérieusement de l'aile. Comme plus personne ne fait son boulot, plus d'électricité, plus aucun service, plus d'école, plus d'hôpitaux, presque plus de police. Et, comme dit un personnage, attendez de voir ce qu'il va se passer quand il n'y aura plus d'eau... C'est dans cette atmosphère de fin de monde que Hank Palace, qui n'est plus flic puisqu'il n'y a plus de police, décide de tenir la promesse faite à son ancienne baby-sitter : retrouver son mari disparu brutalement. Martha en est persuadée, il ne peut être parti que pour une noble cause. Mais reste-t-il des causes nobles dans un monde en totale déliquescence ?

Cette suite (c'est le deuxième volume) tient les promesses du premier. L'intrigue est classique, mais ce qui compte, comme dans le premier roman, c'est le contexte. **Benjamin Winters** continue à creuser sa situation de départ : que ce passe-t-il si la fin du monde est connue et inévitable ? Ici c'est chacun pour soi, les égoïsmes individuels et collectifs s'exacerbent, chacun s'arme et cherche à assurer sa survie, et éventuellement celle de sa famille, quitte à tracter le voisin, ou quiconque pourrait venir puiser sur ses réserves. Est-ce bien comme cela que ça se passerait ? On n'en sait rien, et ce n'est pas important. Ce qui est important c'est que c'est comme ça que l'envisage un écrivain américain. Avec aussi quelques lueurs d'espoirs quand même, quelques grands gestes au milieu d'un océan d'égoïstes et de fous plus ou moins illuminés. Malgré tout, Hank tient à la civilisation, pour laquelle il a une définition personnelle mais intéressante : pour lui, le ciment de la civilisation ce sont les promesses et les paroles tenues. C'est pour ça que, bien qu'il sache que cela ne sert à rien, il s'obstine, malgré tout.

Le deuxième ouvrage, **Le Chant des dunes**, n'est autre que le dernier roman en date de l'Irlandais **John Connolly**, qui s'y entend comme personne pour pimenter les aventures de son privé Parker d'éléments de fantastique.

Ceux qui suivent les aventures de Charlie Parker savent qu'il a salement dégusté. Aidé de Louis et

Angel, ses deux potes (pas très recommandables), il s'installe à Boreas, petite ville balnéaire du Maine. Même si tout le monde n'est pas enchanté de voir débarquer un homme qui attire systématiquement les ennuis, il compte bien se reposer et récupérer petit à petit. Jusqu'à ce qu'un cadavre vienne s'échouer sur la plage. Et que non loin une famille soit massacrée. Et que sa voisine, seule avec sa fille, semble avoir peur de quelqu'un, ou de quelque chose... Décidément, il n'y a pas de vacances possibles pour Charlie et le Mal est partout.

Quel conteur que ce **John Connolly** ! Dès les premiers paragraphes on est ferré, dans l'ambiance, sous le charme. En quelques pages, alors qu'il ne s'est encore rien passé, en trois dialogues avec Louis et Angel on est foutu, accroché, suspendu au bout de sa ligne. Roman après roman, il construit une œuvre unique, arrivant à mêler l'humour des dialogues avec la noirceur absolue du Mal individuel et collectif, une œuvre pimentée de pointes de fantastique qui lui donnent une saveur et une profondeur très particulière sans que jamais il ne cède à la facilité d'utiliser ce fantastique pour se sortir d'impasses narratives. Et quel autre auteur est donc capable de nous faire rire (avec deux ou trois scènes d'anthologie avec Louis et Angel ou les deux frères monstrueux qui aident parfois Charlie), de nous émouvoir aux larmes ou de nous faire frémir d'horreur, tout cela dans le même roman ? Cerise sur le gâteau, en plus de nous divertir et de nous secouer, il se permet le luxe d'évoquer des thèmes que l'on ne manipule pas si facilement... Il y a eu les traumatismes de la guerre, le fanatisme religieux, cette fois c'est la Shoah et les circuits qui ont permis à nombre de criminels nazis d'échapper au jugement et de se réfugier aux États-Unis.

Jean-Marc Laherrère

Ben H. Winters / J-77
(*Countdown City, the Last Policeman, Book II*, 2013), Super 8 (2016), traduit de l'anglais (USA) par Valérie Le Plouhinec.

John Connolly / Le Chant de dunes (*A Song of Shadows*, 2015), Presses de la Cité « Sang d'encre » (2016), traduit de l'anglais (Irlande) par Jacques Martinache.



CONTACT

Dans la bibliothèque à Pépé

La chronique de Julien Heylbroeck

Faites danser le cadavre, de James Hadley Chase - Gallimard Carré noir n°52 (1954)

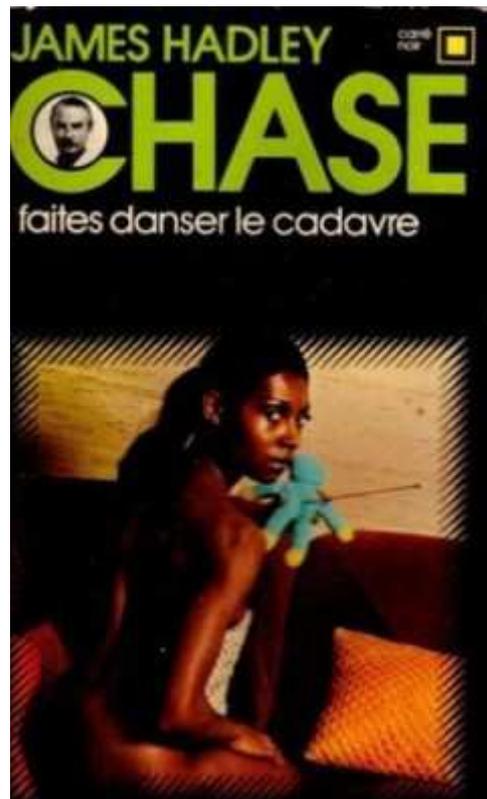
Je ne reviens pas sur l'auteur, déjà évoqué dans un précédent numéro. Précisons simplement qu'il s'agit d'un écrivain anglais, né en 1906 et mort en 1985, qui a écrit une palanquée de romans du genre.

Kester Weidmann est un milliardaire. Mais c'est aussi un homme perdu, un déséquilibré prêt à tout pour retrouver son frère, quitte à demander de l'aide à la mauvaise personne. Et son interlocuteur en la matière, c'est Rollo. Bandit, proxénète, tenancier de night-clubs, mafieux britannique. Le roi des nuits londoniennes flaire tout de suite le bon coup. Rendez-vous compte, le toqué souhaite faire revenir son frère décédé en faisant usage du vaudou. Il veut un zombie. Un vrai de vrai, qui revient d'entre les morts.

[Attention, on est dans les années 1950, le zombie n'est alors pas un corps en décomposition qui avance au ralenti en poussant des borborygmes popularisés par le cinéma... La figure est encore un peu vague et colle, ici, avec celle d'un revenant.]

Tant que le richard est capable d'aligner les biffetons, Rollo est prêt à tout pour vider le compte bien garni du gogo, quitte à demander à son médecin personnel de solliciter les services d'un contact originaire d'Haïti pour préparer une mise en scène destinée à abuser de la crédulité du commanditaire. C'est sans compter sur Joe Crawford, le chauffeur de Weidmann, qui lui est totalement dévoué. Aidé d'une jeune chômeuse du nom de Suzan Hedder qu'il embrigade dans sa croisade, il va tenter de contrer les plans machiavéliques de Rollo. Même si pour ça, il doit voler le corps momifié du frère de son patron. Ajoutez à ça un entremetteur véreux, un logeur bien trop curieux (et pervers), un tueur à gages américain qui a des envies de meurtre pour le plaisir et une belle intrigante, et secouez le tout dans l'Angleterre conservatrice des années 1950 et vous obtenez un petit polar bien sympathique et plein de rebondissements.

Il y a plein de faux-semblants dans ce roman. Les personnages se tirent dans les pattes, se trahissent, essaient de se doubler pour empocher le magot. Un fin rayon de lumière (et d'innocence) perce cependant avec les scènes de Suzan, embarquée – d'abord malgré elle mais se passionnant vite pour sa mission – dans ce panier de crabes. Et puis aussi dans le



dévouement total de Crawford, d'une fidélité à toute épreuve pour celui qui l'a sorti du ruisseau. Comme d'habitude avec cet auteur, les phases d'action sont cinématographiques en diable, sobres et efficaces, et l'intrigue solide. Le petit truc en plus, qui vient épicer ce roman certes classique mais néanmoins mené d'une main de maître, c'est l'emploi du vaudou, surtout dans la dernière partie du roman. Un brin de mysticisme vient bousculer l'intrigue polardeuse, et s'incruste, faisant basculer le livre du polar au fantastique. Ou bien peut-être pas, finalement...

Alors, efficace ou pas, le vaudou ? C'est au lecteur de se décider car James Hadley Chase ne s'étend pas là-dessus, préférant laisser planer le mystère.

Julien Heylbroeck



la Sadel

**Coopérative au
service des savoirs**

7 rue de Vaucanson - Angers -
Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

Du roman policier au film noir, la rubrique de Julien Védrenne

La rencontre surprenante entre Ed McBain et Akira Kurosawa !

En 1959 paraît *Rançon sur un thème mineur* (*King's Ransom* sorti dans la collection « Un mystère » des Presses de la Cité en 1960 sous le numéro 514). Il s'agit du dixième roman de la célèbre série du « 87^e District » écrite par Ed McBain et dont le personnage principal récurrent, innovation surprenante mais somme toute logique dans la littérature policière procédurale, n'est autre qu'une équipe entière de policiers. Rappelons que le commissariat est situé à Isola, un district imaginaire mais qui s'inscrit dans l'univers urbain new-yorkais. La Grosse Pomme compte en effet... quatre-vingt-six districts ! Steve Carella et son équipe vont avoir à intervenir dans le cadre d'un kidnapping dans le sens premier du terme. Mais les ravisseurs se sont trompés d'enfant, et au lieu d'enlever le fils de Douglas King, l'un des actionnaires principaux des Chaussures Granger, ils ont enlevé le fils du chauffeur, du même âge, et qui porte l'un des pull-overs de Bobby King. Les ravisseurs sont au nombre de trois, un couple et un solitaire psychopathe. Le plan a été dûment orchestré et ces personnes ont élaboré un système d'écoute radio à partir de pièces qu'ils ont volé dans le temps. Pourquoi ? Parce qu'ils pourront ainsi capter les conversations entre les différentes voitures de police. La rançon en petites coupures devra être transportée par King lui-même au volant de sa voiture personnelle (c'est très important car elle est équipée d'un téléphone). L'histoire est classique quoique l'erreur de cible vienne l'agrémenter. Mais elle a deux intérêts. Tout d'abord comme toujours chez Ed McBain, les éléments impondérables associés au travail méticuleux de la police vont aboutir à l'arrestation des meurtriers. C'est inéluctable. Ensuite, parce que des tensions à tous les niveaux entre les différents protagonistes du livre vont encore plus asseoir la dramatique. Cependant, Ed McBain ne donne pas d'autre mobile au crime que celui de la vénalité. Un crime qui tombe juste après que Douglas King se soit fâché avec d'autres actionnaires des Chaussures Granger et qu'il ait révélé son plan pour prendre la place du Vieux, à savoir racheter des parts d'actionnaires minoritaires (ce qui implique l'hypothèque de sa maison). Dans *Entre le ciel et l'enfer* (*Tengoku to jigoku*), sa longue adaptation cinématographique de 1963 en noir et blanc (hormis une fumée rose à un moment crucial qui s'échappe d'une cheminée),

Akira Kurosawa va s'intéresser plus particulièrement au motif du ravisseur. Tout d'abord, il réalise un film en deux temps qui est à la fois un film noir et policier, et qui au début peut tourner au comique. Pendant une heure, il adapte le roman en changeant la personnalité de Kingo Gondo (l'excellent comme toujours Toshiro Mifune) pour en faire un homme bon qui va s'attirer la sympathie d'une population japonaise en acceptant sans coup férir de payer cette rançon au détriment de ses ambitions. Il remplace également la voiture et son téléphone par un train et son wagon-bar doté d'une cabine téléphonique. Mais l'heure et demie qui suit est elle une véritable chasse à l'homme avec un étai qui se resserre sur fond de meurtres et de drogue. Ainsi, le réalisateur s'approprie une intrigue qu'il déploie et approfondit tout en n'omettant pas de donner corps à l'équipe de policiers. Le détective chef Tokura (Tatsuda Nakadaï) est ainsi le digne représentant de Steve Carella. Là où le réalisateur japonais s'écarte du propos c'est que fidèle à son habitude, il dénonce de manière fulgurante et acerbe le capitalisme galopant et son manque d'humanité. Ce film est d'ailleurs le premier qu'il tourne avec sa propre maison de production afin de s'affranchir des géants de l'industrie cinématographique et d'avoir son indépendance. Un thème déjà rencontré trois ans plus tôt dans *Les Salauds dorment en paix* sur fond de corruption étatique avec la presse encore et toujours comme contrepouvoir. Le film a été réédité régulièrement chez Wild Side (dernière version en date : 2009). Il ressort le 9 mars sur grand écran sous un nouveau master. Cela valait bien un article ! Quant au roman, vous pouvez le découvrir dans le numéro 2 de l'intégrale du « 87^e District » chez Omnibus (et lire tous les autres bien entendu et dans leur ordre...).

Julien Vedrenne



la Sadel

Coopérative au
service des savoirs

7 rue de Vaucanson - Angers -

Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

EN BREF... EN BREF... EN B

Ténèbres, ténèbres de John Harvey. Rivages/Thriller. Quasiment à la retraite, l'inspecteur Resnick accepte de participer à l'enquête sur l'assassinat, trente ans plus tôt, d'une jeune femme très engagée dans les interminables grèves de mineurs de 1984. Plus désabusé que jamais mais directement concerné par l'affaire, le vieux flic passionné de jazz se replonge alors dans sa jeunesse pour retrouver le fil d'une histoire sociale qui a marqué à jamais le secteur minier anglais. 25 ans après ses débuts, Charles Resnick tire sa révérence avec cette dernière intrigue policière qui fait la part belle à l'émotion et à l'empathie. Un authentique héros qu'on regrette déjà. (22 €)

Viens avec moi de Castle Freeman Jr. – Sonatine. Une petite ville rurale du Vermont (USA) est sous la coupe d'un caïd violent et sans scrupules qui a jeté son dévolu sur une jeune fille sans défense. Abandonnée par son fiancé terrorisé mais soutenue par le shérif, elle entre en contact avec un groupe d'autochtones oisifs qui dissertent sur le temps qui passe. Aidé d'un vieillard rusé et d'un jeunot très costaud mais pas très malin, elle traque le caïd pour l'intimider mais ses deux acolytes semblent décidés à aller beaucoup plus loin. Le récit puissant d'une rencontre improbable entre deux univers si dissemblables confrontés à une violence sauvage et sans issue. (17 €)

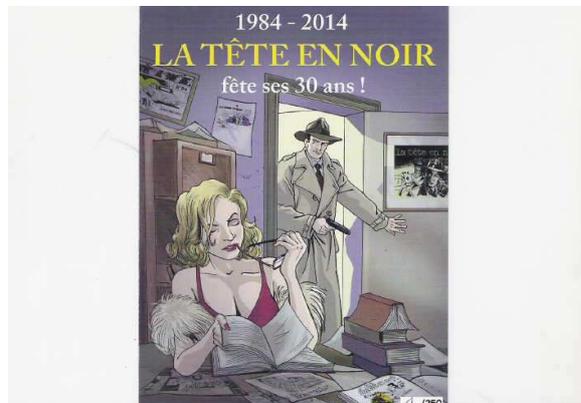
Si tous les dieux nous abandonnent de Patrick Delperdange. Série Noire Gallimard.

Fuyant les conséquences d'un acte violent commis en état de légitime défense, Céline est recueillie par Léopold, un vieux veuf, bourru, mourant et rongé par les remords. L'irruption de cette jeune femme dans ce petit village perdu de la campagne profonde perturbe les autochtones. Le lubrique Josselin la reluque de très près tandis que son frère Maurice rêve de lui faire passer l'envie de battre son chien. De malentendus en rebondissements, la situation explose rapidement et, comme frappés de folie, tous les protagonistes sont emportés dans un tourbillon de violence et de désespoir. Du noir bien profond (17 €)

Jean-Paul Guéry

NOS ILLUSTRATEURS ONT DU TALENT

Vous pouvez vous procurer les 7 cartes présentées ci-dessous, signées Gérard Berthelot et Grégor en tirage très limité (250 ex. numérotés) en envoyant 5 euros à **J-P Guéry – La Tête en Noir – 3, rue Lenepveu – 49100 Angers.**



PAUL MAUGENDRE A LU POUR VOUS...

Jean MAZARIN : Handschar. L'Atelier Mosesu. Un cimenterre pour un cimetièrre...

Sarajevo. 5 février 1994. Entre Serbes, Croates et Bosniaques, les divergences, souvent religieuses et politiques, se résolvent par armes à feu interposées. Des tireurs d'élite sont embusqués sur les toits des habitations. En temps de guerre comme en temps de paix, les langues se délient l'heure de la mort venue. Ainsi Djamilia sentant sa fin prochaine déclare dans son dernier souffle à Farid Karaïlo que son père a été assassiné, lors de la Seconde Guerre mondiale, par Mustapha Nuvjak. Or Mustapha Nuvjak est un héros local. Farid ne peut y croire mais Djamilia possède une preuve détenue dans une boîte. Alors Karaïlo profite de sa position de sniper pour abattre Mustapha. Seulement un homme, un ancien policier, déduit par les balles retrouvées dans le corps qu'il s'agit de quelqu'un de chez eux. Il prévient Laïk, le petit-fils de Mustapha, qui parle parfaitement le français et sert comme interprète, le lançant sur la piste du Handschar. Le jeune homme décide de se venger et se rend au siège de la milice Handschar. Il apprend auprès d'un vieux milicien que le Handschar est venue en aide aux Bosniaques afin de résister aux offensives serbes. Mais le soldat lui avoue également que lui, Salem Meho, son grand-père Mustapha Nevjak et le père de Farid Karaïlo, Osman Karaïlo, étaient amis, comme des frères, durant l'autre guerre, alors que les Allemands envahissaient le pays. Enfin il apprend que l'assassin est effectivement Farid Karaïlo, et il l'abat sans tergiverser. Seulement un témoin a vu Laïk sortant de chez Karaïlo et il doit s'enfuir. Grâce à une adresse fournie par son père, il sait qu'il va trouver refuge chez un nommé Cambérac à Villefranche-de-Rouergue, France.

À Villefranche-de-Rouergue, dans le même moment, les policiers et les gendarmes sont sur les dents. Un second cadavre, voire un deuxième, a été retrouvé dans une ravine près de la cité. Si le premier cadavre était celui d'une étrangère, cette fois il s'agit d'une payse. Un suspect est rapidement appréhendé, un Hongrois dépendant à la Légion Étrangère. Il possédait dans ses affaires un briquet appartenant à la morte. Le présumé coupable se défend, prétendant qu'il venait retrouver une certaine Wanda qui vend ses charmes à Paris. Évidemment, il s'agit d'un prénom d'emprunt. De toute façon, il ne dira rien de plus car il se pend dans sa cellule. C'est dans cette ambiance délétère que Laïk arrive, muni de papiers en bonne et due forme, ou presque, afin de connaître l'histoire dans laquelle

son grand-père, Karaïlo père et Meho étaient impliqués.

Février 1943. Les trois hommes, Karaïlo, Nuvjak et Meho, comme bien d'autres ayant écouté l'appel du grand Mufti de Jérusalem, se sont engagés dans la 13^e division de la Waffen-SS Handschar. Ces musulmans bosniaques étaient partis avec la ferme intention, après avoir subi un entraînement prodigué par les officiers allemands, de revenir en Bosnie combattre les communistes, les partisans titistes dirigés par le chef communiste Tito, mais également les Oustachis, mouvement séparatiste croate, antisémite, fasciste et antiyougoslave. Ces combattants d'un nouveau genre sont encadrés également par des imans qui les exhortent à la discipline. Justement cette discipline de fer et les outrages, les violences, les exactions déshonorantes pratiquées par les officiers et sous-officiers allemands à leur encontre bientôt leur insufflent l'idée d'une mutinerie.

C'est cet épisode que narre Jean Mazarin, alternant récit d'une histoire vraie mais méconnue qui s'est déroulée sur le sol français en 1943, et les meurtres enregistrés cinquante ans plus tard dans la même ville aveyronnaise. Bien sûr les noms ont été changés, des situations et des événements, notamment ceux qui se déroulent en 1994, sont pure fiction, mais l'histoire de la 13^e division de montagne de la Waffen-SS Handschar est, elle, réelle, de même que la mutinerie qui se produisit en septembre 1943. Ces deux récits, l'un historique et l'autre imaginé, s'intègrent parfaitement l'un dans l'autre, et nous suivons tour à tour ces épisodes douloureux. Deux histoires en une, écrites avec force et sobriété, par un auteur qui avait déjà abordé l'histoire de la Seconde Guerre mondiale dans des romans comme **Collabo Song**, **Il va neiger sur Venise**, ou encore **Zazou**.

Deux enseignements, deux leçons sont à tirer de ce roman. D'abord sur les religions qui prônent l'amour du prochain, et qui sont les premières à soulever les hommes les uns contre les autres pour des raisons de préséance déictique. Ensuite, il ne faut pas faire foi aux rumeurs, aux racontars, aux préjugés, se fier à des impressions qui peuvent se révéler erronées et qui amènent à accomplir des gestes regrettables non en conformité avec la réalité des faits. **Parution 10 février 2016. 174 p., 16,00 €.**

Paul Maugendre

LES (RE)DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

TAIS TOI ET MEURS de ALAIN MABANCKOU - E.L.B. Éditeur - 2012

« Je m'appelle Julien Makambo, je viens du Congo Brazzaville. Mais aujourd'hui je suis en prison à Fresne sous le nom de José Montfort ». Ainsi commence le récit de cet immigré accusé d'avoir poussé une femme par la fenêtre d'un immeuble de la rue du Canada. José explique : « Je passais, la fille est tombée, et Pedro s'enfuyait. » Pedro, c'est son copain et grand frère, figure de proue du milieu congolais dans la capitale. Pedro l'a introduit dans la communauté congolaise. Lieu de vie : un studio de la rue du Paradis où l'on s'entasse à sept. José s'est fait des copains : Désiré, musicien en quête de gloire, Bonaventure, coursier, Willy mécanicien déçu, etc. José est initié à la débrouille façon congolaise, revente de tickets de métro avec l'argent de chèquiers volés, trafic de faux papiers par exemple. Au début c'est la belle vie : rivaliser avec ses copains dans la « sape », passer des soirées avec des filles faciles... Cette affaire de femme défenestrée l'oblige à se réfugier dans un hôtel discret de Montreuil. Même là il rase les murs. Dans le foyer pour immigrés où il prend ses repas on le trouve bizarre. Il dit venir de Nantes, on ne le croit pas, et un jour il se retrouve nez à nez avec Shaft, le chef occulte de cette communauté. Shaft lui révèle alors les dessous du meurtre de la rue du Canada. Maintenant, comme la police est à sa recherche, il doit disparaître, se taire et mourir « symboliquement ». José acceptera-t-il ?



CONTACT

débarque de son Congo natal ? Le lecteur suit le cheminement du héros depuis son arrivée tel qu'il le raconte à son compagnon de cellule. Il a droit à un aperçu de la vie de la communauté congolaise, avec les difficultés de ses membres pour survivre, les relations avec les blancs, les embrouilles avec la police. Ces Congolais ont un goût extrême pour les costumes extravagants, aux couleurs voyantes. Ils sont « sapeurs » mais pas sans reproches. Ils aiment la musique

« Maudit vendredi 13, j'aurais mieux fait de rester au lit ce jour-là » dit José. Depuis sa cellule, il a tout le temps de méditer sur le mauvais sort qui s'acharne sur lui. Mais comment faire lorsque l'on



africaine, et draguer de jolies filles. L'auteur nous livre des pages cocasses où il décrit José aux prises avec une nymphomane. José apprend vite à faire du fric facilement grâce aux conseils de Pedro, le mentor, à la fois fraternel et roublard. Mais Pedro l'entraîne dans un coup fourré. José n'a rien vu venir.

À travers le récit de José et le triste parcours qui le conduit inexorablement vers la prison, Alain Mabanckou signe un roman noir vivant et réaliste. Le lecteur prend beaucoup de plaisir à se plonger dans le milieu congolais décrit avec un humour constant. Ce roman constitue une nouvelle facette du talent d'Alain Mabanckou, auteur renommé de Mémoires de Porc épic, Verre cassé, Black bazar, Lumières de Pointe noire et de Petit piment.

.Gérard Bourgerie

LA TETE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

REDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUERY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLEDE (1986), Paul MAUGENDRE (1986), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY RAMBAUD (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013) Julien VÉDRENNE (2013)

RELECTURE : Julien VÉDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984) - Grégor (2011)

N°179 - Mars - Avril 2016

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58